CHARLES X. DURAND*
CHRISTIAN GUILLEMINOT**
Institut de la Francophonie pour l'informatique*
Hanoï, Vietnam
charles.durand@auf.org
Université de Franche-Comté**
Besançon, France
christian.guilleminot@univ-fcomte.fr

Le concept de guerre de représentation et ses enjeux

L'une des grandes difficultés pour prendre des décisions en politique, en économie et dans une multitude d'autres domaines, est d'avoir une représentation fiable de la situation qui doit être décrite à l'aide d'un vocabulaire adéquat. Plus généralement, une réponse à un problème donné, quel qu'il soit, ne peut être fournie que si ce dernier est bien posé, c'est-à-dire défini dans un langage mobilisateur qui fasse prendre conscience de son importance et des enjeux associés à sa résolution.

C'est ainsi qu'est apparu autrefois le concept de guerre économique qui a fait prendre conscience que les buts de la guerre traditionnelle pouvaient être quelquefois atteints par le biais d'armes économiques et de stratégies commerciales. Selon la célèbre formule de Clausewitz, ce nouveau type de guerre était toujours « la poursuite de la politique par d'autres moyens ». Parfaitement cadré aujourd'hui, le concept de guerre économique est fort utile, puisqu'il permet d'en appréhender les mécanismes, de les comprendre et d'imaginer une défense efficace. Toutefois, sans être périmé, le concept de guerre économique est devenu insuffisant car on assiste à l'émergence massive de nouveaux moyens d'atteindre les buts de la guerre traditionnelle. Dans les pays développés, au cours des soixante dernières années, si le champ de bataille traditionnel a tout d'abord été remplacé par la conquête des marchés, c'est, de plus en plus, la conquête des esprits qui a pris le relais.

Une conquête, quelle qu'en soit la nature et les moyens utilisés, a pour but la mise en place de structures hégémoniques. Par définition, l'hégémonie établit que les injustices sont intériorisées et donc considérées comme naturelles et légitimes, aussi bien par les membres du groupe dominant que par ceux du groupe dominé. Elle se traduit donc par la mise en place d'idéologies, de structures et de pratiques qui sont utilisées pour légitimer, mettre en œuvre et reproduire une division inégale du pouvoir et des ressources.

S'il est généralement admis que la guerre physique entre des nations développées toutes dotées d'armes de destruction massive ruinerait l'agresseur autant que l'agressé, il en va tout autrement pour les autres formes de guerre que l'on considère plutôt comme des jeux d'adultes. « Que le meilleur gagne ! », entend-t-on souvent dire. Malheureusement, la guerre n'est jamais un jeu puisqu'elle résultera toujours pour le vaincu par la mise en place de structures hégémoniques qui s'appliqueront inéluctablement à son détriment.

Des études faites par des groupes de recherche en sciences commerciales ont identifié ce qu'ils nomment "l'infoguerre" ou la "guerre cognitive" définie par Christian Harbulot[1] comme étant « la manipulation ou l'altération des symboles et de la connaissance visant des populations entières et, plus particulièrement, ses circuits éducatifs. » Cette définition n'est pas satisfaisante car la vision qu'elle évoque ne permet pas de cadrer correctement les actions qui en dérivent, du fait de l'insuffisance du vocabulaire utilisé ou, plutôt, de son caractère trop général. Le rôle, pourtant capital, de l'altération et de la corruption de la langue est, de plus, totalement ignoré.

Beaucoup plus utile est le concept de "guerre de représentation" qui est probablement l'action clé permettant la conquête des esprits sur une large échelle car son effet peut être facilement multiplié par les techniques audio-visuelles. Représenter, c'est rendre présent une chose, un individu, une idée, un concept décrit à l'aide d'un vocabulaire adéquat qui lui confère ses spécifications. Son action s'appuie bien évidemment sur les médias qui en démultiplient les effets.

Certains affirment que l'information est l'arme absolue des temps modernes. Il serait plus juste de dire que celui qui impose sa représentation du monde, donc qui possède les moyens de la diffuser, possède l'arme absolue. Comme le spécialiste de psychologie sociale Gustave Le Bon l'écrivait à l'orée du XXe siècle[2], « Ce n'est plus le réel qui produit l'information, c'est l'information qui produit le réel. La véritable réalité des choses, c'est l'idée qu'on s'en fait. Dans l'Histoire, l'apparence a toujours joué un rôle beaucoup plus important que la réalité. L'irréel y prédomine sur le réel. » Celui qui arrive à manipuler et à changer la représentation du réel à son avantage et qui a les moyens de la diffuser a la maîtrise des foules et le pouvoir est à portée de sa main. C'est ainsi que le

[1] voir "La guerre cognitive : à la recherche de la suprématie stratégique", par Christian Harbulot, Nicolas Moinet et Didier Lucas, 6e forum d'intelligence économique de l'Association aéronautique et astronautique française, Menton, 25 sept 2002.

[2] Scientifique et sociologue français (1841-1931) aujourd'hui oublié mais extrêmement célèbre en son temps et qui fut même en course pour le prix Nobel. Sa notoriété fut telle que beaucoup de ses ouvrages furent réédités une vingtaine de fois et traduits dans de nombreuses langues. "La psychologie des foules" (1895) eut un succès mondial. Dans ses ouvrages, Le Bon dévoile les principales techniques de manipulation des foules dont se sont inspirés par la suite les Nazis et, après la seconde guerre mondiale, les Américains. Le Bon avait anticipé un certain nombre d'événements et de tendances actuelles avec une lucidité qui laisse le lecteur de nos générations émerveillé par l'exactitude de ses prévisions qui sont totalement vérifiées aujourd'hui.

prestidigitateur de renommée internationale Robert Houdin[3] fut envoyé en Algérie en 1856, par le gouvernement français pour consolider l'influence française dans la nouvelle colonie en se produisant sur des scènes de théâtre. Il s'agissait d'éblouir les marabouts qui constituaient, à l'époque, la plus farouche opposition à l'occupation française en leur montrant leur inéluctable infériorité devant la magie de Robert Houdin ! En effet, une fois l'adversaire convaincu de son infériorité, la partie est presque gagnée car c'est de cette infériorité qu'usera le futur suzerain, pour vassaliser l'adversaire. L'induction d'un complexe d'infériorité chez l'adversaire est une stratégie très habile car, ensuite, on n'a plus besoin de manipuler les pensées du vaincu. Ce dernier se reprogrammera lui-même, dans un sens favorable au suzerain. Carter G. Woodson, un sociologue américain célèbre, écrivait : « Si vous pouvez manipuler les pensées d'un individu, vous n'avez pas à vous inquiéter de ses actions futures. Si vous arrivez à obtenir d'un homme qu'il se sente inférieur à vous, vous n'avez pas à l'obliger d'accepter un statut inférieur car il le fera automatiquement de lui-même ». Ces observations sont anciennes. Etienne de la Boétie les avait déjà consignées dans son "discours de la servitude volontaire[4]", publié en 1574 ! Cette reprogrammation psychique soumettra l'individu, toujours plus, aux volontés du suzerain !

La puissance des mots et le rôle de la langue dans la guerre de représentation :
Toutefois, ce qui nous intéresse surtout ici est l'usage du langage dans la guerre de représentation. La langue véhicule en grande partie nos représentations de la réalité. C'est par elle également que nous fixons nos définitions. Or, les définitions et la vision du monde que nous en tirons sont capitales puisqu'elles influencent directement notre interaction avec ce monde tel que nous nous le représentons.

Il est facile d'établir que chaque langue procure à ses locuteurs une certaine représentation de la réalité. Tandis que le monde est le même pour tous, la représentation que nous nous en faisons varie considérablement d'une langue à l'autre par le fait que le découpage sémantique de cette réalité est différent d'une langue à l'autre et que la description syntaxique que l'on en fait est également différent d'une langue à l'autre.

La preuve de cette affirmation est très facile à établir. Sur le plan lexical, par exemple, il suffit de consulter n'importe quel dictionnaire bilingue pour s'en convaincre. On voit immédiatement que, pour n'importe quel mot dans la langue "A", il existe presque toujours une liste de mots qui sont données dans la langue "B" et réciproquement. Cela souligne que le champ sémantique d'un mot d'une langue n'est jamais le même dans une autre langue puisque, si c'était le cas, un seul mot dans la langue cible de la traduction serait nécessaire. A titre d'exemple, on peut voir que le verbe anglais *to manage* a au moins cinq équivalents en français puisqu'un dictionnaire bilingue donnera comme traductions françaises possibles de ce mot : "diriger", "gérer", "se débrouiller", "arriver à", et "organiser" avec un choix qui dépendra bien évidemment du contexte.

De la même manière, la syntaxe fixera les priorités avec lesquelles les éléments de la phrase seront énoncés et découverts par celui qui les lit ou qui les écoute, ce qui entraîne bien évidemment des attitudes complètement différentes d'une langue à l'autre. On s'interrompt nettement moins sur les plateaux de télévision japonais que sur les plateaux français car, le verbe étant obligatoirement en fin de phrase en japonais, il faut la plupart du temps en attendre la fin pour en saisir le sens que l'on pourra deviner plus tôt en français ! Si le réel est le même pour tous, sa description symbolique par le biais du langage, et donc l'idée qu'on s'en fait, varie automatiquement d'une langue à l'autre, à l'image de la représentation d'un objet spatial après un changement de référentiel. Ce qui apparaît important dans une socio-culture ne l'est pas forcément dans une autre, utilisant une langue différente et, par conséquent, une autre manière de décrire le réel et d'en déduire des représentations symboliques.

La puissance d'évocation des mots est colossale. C'est eux qui déterminent la puissance des représentations symboliques que nous construisons par le biais de la langue. C'est ainsi qu'une vallée alpine insignifiante du nom de "Vallée des merveilles", située dans les Alpes maritimes françaises à 2.200 m d'altitude attire chaque année plusieurs milliers de visiteurs bien qu'elle ne présente qu'un très faible intérêt touristique. Le nom de la vallée est en fait une mauvaise francisation du mot italien *meraviglia* qui signifie en fait "étonnement", ce qui explique que, à l'issue de leur visite et contrairement à leur attente, les visiteurs ne sont nullement "émerveillés". Plus graves cependant sont les contresens que les historiens font fréquemment dans leur interprétation de documents écrits dans leur langue, mais à des époques antérieures auxquelles le sens de certains mots était différent de ce qu'il est aujourd'hui. Dans son ouvrage "Historiquement correct[5]", l'historien Jean Sévillia cite plusieurs exemples d'interprétations erronées causées par la lecture de mots usuels pris dans leur sens contemporain. Le mot *exterminer* que l'on retrouve très souvent dans les documents ecclésiastiques à l'époque des grandes *hérésies* nous fait croire que des génocides à large échelle ont été perpétrés alors que, en fait, ce verbe à l'époque est utilisé dans son sens latin *ex-terminis*, c'est-à-dire mettre hors des frontières ou bannir. L'*emmurement* (c'est-à-dire mettre à l'intérieur de murs) est également source de confusion en faisant croire que des gens auraient été emmurés vivants alors qu'ils ont été simplement emprisonnés. Contrairement à ce que l'on a bien voulu faire croire pour alimenter la propagande politique du moment, la monarchie *absolue* n'était pas une monarchie sans limite et sans contrôle. Au XXIIe siècle, ce terme n'était nullement péjoratif. Le mot vient du latin *absolutus*, qui signifie "achevé", "parfait", tiré lui-même du verbe *absolvere* qui signifie "détacher", "délier". La monarchie absolue était une monarchie sans liens, c'est-à-dire que le monarque était au service exclusif de son royaume, détaché de

[3] Plus connu dans cette région du monde est le nom de Harry Houdini (1874-1926), un prestidigitateur d'origine allemande né à Budapest du nom de Erik Weisz émigré avec sa famille aux Etats-Unis en 1878 et qui avait justement pris le nom de Houdini en hommage à Robert Houdin duquel il s'est largement inspiré dans ses tours.

[4] Il s'agit là d'une des meilleures descriptions de la tyrannie qui dévoile le secret de la connivence scandaleuse souvent existante entre victimes et bourreaux.

[5] Perrin, 2003.

toute influence extérieure néfaste pour l'administrer. C'est dans l'interprétation erronée de certains mots que se sont enracinées ce qui est devenu aujourd'hui de véritables croyances concernant certaines époques historiques. Les livres d'histoire et l'interprétation des textes qui ont servis à les écrire fourmillent ainsi de contresens, d'absurdités et de fausses vérités. Les images puissantes que les mots évoquent, pris dans leur sens moderne, modifient totalement notre perception des événements et des personnages qui nous ont précédés.

Chaque mot est associé à un objet, une image, un concept ou une idée, dans un cadre de valeurs fixées par le type de société et l'époque dans laquelle nous vivons et dont l'ensemble constitue la grille de décodage des informations que nous recevons. À l'exception de notre environnement immédiat, la réalité nous parvient par des images, au sens propre, mais aussi et surtout à travers des mots qui nous permettent de se l'approprier sous forme de représentation symbolique, puisque l'idée qu'on s'en fait permet alors d'émettre des opinions.

Tout nouveau mot impose ses limites sémantiques et aussi son cadre socio-culturel. Nous verrons aussi qu'il peut, surtout lorsqu'il s'agit d'un mot étranger utilisé comme néologisme, être associé aux valeurs du cadre artificiel dans lequel il est introduit, comme c'est le cas avec les publicités ayant recours à l'anglais un peu partout en Europe de l'ouest continentale, au Japon, en Amérique latine ainsi que divers autres pays non anglophones.

Le rôle particulier de la langue anglaise dans les sociétés non anglophones :
Si le rôle qu'occupe actuellement l'anglais dans nos sociétés modernes peut être partiellement expliqué comme étant le résultat naturel de rapports de puissance, cette explication est très incomplète. On ignore généralement que le statut actuel de cette langue est surtout le résultat d'un certain nombre de mesures tangibles prises par les pays anglophones pour renforcer la perception de son importance dans les pays non anglophones. Il est parfaitement légitime pour tout pays qui a la volonté de diffuser sa culture à l'extérieur de ses frontières d'induire chez les autres des incitations à apprendre sa langue. Toutefois, dans le cas de l'anglais, ces incitations se sont souvent transformées en une obligation exorbitante et absolue pour les autres de le maîtriser dans un certain nombre d'activités. A titre d'exemple, on peut citer l'abolition du "*Ph.D. foreign language requirement*" aux États-Unis, dans les années 60. Avant cette date, tous les candidats au doctorat, pour recevoir leur diplôme d'une université américaine, devaient comprendre un texte scientifique rédigé dans une langue étrangère dans leurs domaines de spécialisation. Cette condition fut d'abord éliminée pour les candidats au doctorat dans les sciences exactes, en mathématiques, puis dans les sciences médicales et en économie. Parallèlement, les comités de lecture des grandes revues scientifiques de langue anglaise et les responsables scientifiques des grandes conférences internationales se tenant aux États-Unis déclaraient sans ambages : « If it is not written in English, it is not worth reading ! ». Quand on sait que l'étude des langues est rarement rendue obligatoire dans ce pays, à quelque niveau que ce soit, ces mesures et les suggestions qui les accompagnaient avaient en fait pour but d'entraîner automatiquement l'élimination de toutes les langues autres que l'anglais des congrès et colloques internationaux auxquels participeraient des Étasuniens[6]. Comme chacun sait, c'est exactement ce qui se produisit. D'autre part, depuis très longtemps, l'ensemble des pays anglophones qui financent, même très partiellement, des organisations internationales, conditionnent leur participation à l'usage obligatoire et exclusif de l'anglais par leurs représentants, dans les deux sens de la communication, orale et écrite ! Cette directive simple mais stricte a imposé petit à petit l'usage de l'anglais dans les échanges entre anglophones et non anglophones sauf dans le cadre où le recours à une interprétation simultanée est de rigueur[7].

Si des langues telles que l'espagnol, le français, le russe ou l'allemand ont été presque totalement éliminées des conférences internationales, c'est que l'on a affirmé qu'elles n'étaient pas toutes comprises par les participants sans prendre en compte le fait qu'il en était exactement de même pour l'anglais bien entendu. C'est ainsi que, chaque année, des milliers de scientifiques s'auto-excluent de très nombreuses conférences internationales en jugeant leur propre compétence dans cette langue insuffisante pour pouvoir y participer. Cette croyance que l'anglais est un espéranto des temps modernes est l'un des facteurs les plus importants qui a servi à occulter les actions tout à fait tangibles pour assurer sa promotion et sa diffusion au point que les représentations anglophones en arrivent à se substituer à d'autres dans les pays non anglophones. A titre d'illustration de ce phénomène, une manière très subtile de consolider cette influence a été d'associer au niveau publicitaire la langue anglaise au modernisme, au dynamisme, à la mode, à la jeunesse, au sport, à la *technologie* qualifiée de haute, à la mobilité, à l'ouverture aux autres… Des centaines de nouveaux mots anglais non traduits ont été ainsi injectés par les grands médias dans des langues telles que l'italien, l'allemand, le français, l'espagnol, le japonais... Ils ne sont pas venus par hasard. Leur présence n'est pas le résultat d'un plébiscite populaire ou d'une mode issue de la jeunesse puisque les jeunes ignoraient totalement ces mots a priori. Il ne s'agit pas d'une conséquence naturelle d'une prééminence, imaginée ou réelle, des États-Unis ou d'une quelconque autre nation anglophone mais d'une collaboration active d'un certain nombre de relais très influents dans les médias des pays non anglophones. En associant les mots anglais à des valeurs généralement considérées comme positives, les pays anglophones ont réussi à renforcer considérablement leur influence et leur image par un réflexe pavlovien totalement inconscient. L'anglomanie française (ou italienne ou espagnole) n'a, en tout cas, strictement aucun rapport avec l'habitude très ancienne des langues latines de puiser massivement dans le grec ancien pour générer les mots dont les intellectuels ont besoin dans les domaines scientifiques et philosophiques.

---

[6] Néologisme nécessaire pour désigner exclusivement les habitants des Etats-Unis tandis qu'Américain désigne un habitant de n'importe quel pays des Amériques.

[7] Cela est le cas lorsque la représentation est de très haut niveau : chefs d'État, chefs de cabinet, ministres ou, à la limite, députés. L'interprétation simultanée étant très chère, c'est l'anglais qui domine largement dans tous les autres cas.

Cette distorsion de nombreuses langues européennes par les médias et, aussi, par substitution progressive entraînée par l'usage d'un nombre sans cesse croissant de documents rédigés en anglais dans un très large éventail de professions a atteint une telle ampleur que même les structures syntaxiques sont touchées. Cela à tel point que certains observateurs n'hésitent pas à évoquer une déconstruction de la langue par sa créolisation ainsi imposée sous l'œil bienveillant des autorités éducatives qui, loin de dénoncer ce phénomène totalement artificiel, l'encouragent en validant et en entérinant rapidement les modifications linguistiques au niveau des dictionnaires et des manuels scolaires (sous le prétexte que l'usage crée la norme), incitant ainsi à un laxisme généralisé.

Imposer de nouvelles limites à la pensée :

Rémi Kauffer, professeur à "Sciences-Po[8]", écrit dans son livre intitulé : "L'arme de la désinformation. Les multinationales en guerre contre l'Europe[9]" : « En dictant ses concepts, sa terminologie, sa vision du monde, les États-Unis tâchent d'enfermer leurs rivaux dans le cercle de pensée tracé à leur intention de telle sorte qu'une fois prisonniers, ils ne parviennent plus à s'en extraire. Imposer son vocabulaire, c'est remporter la toute première bataille. De *brainstorming* à *wargame*, de *teenagers* à *fast-food*, de *management* à *benchmarking*, les Américains ont pris de l'avance… C'est grâce à cette imprégnation croissante que l'influence américano-britannique a pu s'étendre. Des élites dirigeantes, des secteurs tertiaires aux bataillons "avancés" des couches moyennes, elle s'est diffusée au sein des classes populaires. Guerre des mots, guerre des images. Dans la mesure où l'américanisation du vocabulaire, de l'imaginaire accompagne celle du mode de consommation, ce phénomène offre l'un des supports les plus efficaces de pénétration des entreprises étasuniennes sur les marchés porteurs. Or, fût-elle commerciale, toute guerre est d'abord une guerre des esprits. Elle n'a toutefois rien du *blitzkrieg* psychologique pensé et mené sur le court terme. La désinformation implique au contraire une action orchestrée, durable, des moyens techniques, financiers et humains conséquents. »

Lors d'un discours à l'université de Gdansk le 21 septembre 1993, l'ex-président français François Mitterrand déclarait : « Une société qui abandonne à d'autres ses moyens de représentation, c'est-à-dire de se rendre présente à elle-même, est une société asservie. » En effet, ceux qui possèdent les mots, la langue, possèdent aussi la pensée et, si on possède la pensée des autres, on possède tout le reste ! C'est ainsi que l'usage généralisé de l'anglais comme outil de définition et de représentation de la science donne naturellement une plus grande visibilité aux travaux scientifiques des peuples anglophones et, parallèlement, marginalise ceux des autres, et cela d'autant plus, bien sûr, que ces travaux sont justement rédigés en anglais et que, en conséquence, ils doivent se mouler aux exigences anglophones en matière de forme et de contenu. Cela entraîne un mimétisme qui a des conséquences désastreuses car il débouche sur des programmes d'inspiration concurrentielle mais qui ne peuvent s'inscrire dans une logique véritablement novatrice. Dans la mesure où ce sont effectivement les pays anglophones qui déterminent ainsi les normes de "la bonne science", il est donc naturel que la science des pays anglophones apparaisse ainsi "supérieure" à celle des autres. Tant que les chercheurs non anglophones de naissance accepteront consciemment ou inconsciemment cette infériorité structurale en ayant recours à l'anglais comme outil de description de leur travail, ils apparaîtront en sous-traitants de la recherche anglo-américaine et ne pourront pas pleinement valoriser leur travail.

Dans son ouvrage "Le syndrome de l'ortolan[10]", Arnaud-Aaron Upinsky, dans la ligne de François Mitterrand, explique que le manque de représentation rend absent à son propre environnement, à soi-même, ce qui permet d'induire facilement le sentiment d'infériorité. Un exemple banal de ce complexe d'infériorité induit à des fins stratégiques est mis en évidence par la percolation progressive de la langue anglaise en Europe occidentale et dans de nombreux autres pays, non dans son usage comme langue étrangère, mais dans l'usage de mots anglais dans les langues nationales. Désormais, tous ceux qui ont été conditionnés à se sentir "inférieurs" ont immédiatement recours à des termes anglais, dont ils parsèment leurs discours dans leur grotesque tentative de rejoindre, dans les apparences, le peuple qu'ils perçoivent dominant. Ce phénomène a même atteint les élites de nombreux pays. C'est souvent à l'utilisation de mots anglais, dans le discours, que l'on peut se prononcer sur le degré d'atteinte psychique identitaire d'une personne quelconque[11]. Utiliser l'anglais, se donner un nom anglais, c'est montrer que l'on est dans le vent et associé à "la puissance dominante", pour le plus grand bien de tous. La reprogrammation psychique amène aussi une acceptation presque spontanée, évidente, des "vérités" épandues par le vainqueur de la guerre de représentation et, parallèlement, à un très net affaiblissement du sens critique.

La guerre de représentation est une guerre où la maîtrise et le trucage de l'information jouent le premier rôle. Comme les missionnaires d'antan précédaient la colonisation en implantant leur religion et leur langue, les mots-concepts étasuniens sont les meilleurs vecteurs de l'installation d'une influence durable. Un peuple libre est un peuple qui a totale autorité sur ses systèmes d'information. S'il n'est plus capable de faire la différence entre les informations qu'il génère et celle des autres, il se retrouve manipulé par les leurres de son prédateur et se retrouve à sa merci d'autant plus que les moyens modernes multiplient, divisent ou annulent la représentation des faits à volonté. Les puissances qui ont dominé le monde reposaient sur la maîtrise des concepts, des mots, qui les ont dotés d'une représentation adéquate de la situation. La victoire n'est qu'une question de positionnement de l'information. Pour détruire une nation ou un homme, c'est sa représentation qu'il faut détruire. L'information est le nouveau nom de la propagande. L'information nous met EN FORME les données, à la place de la nôtre,

---

[8] Ecole française prestigieuse en sciences politiques.

[9] Grasset et Fasquelle, 1999.

[10] Editions François-Xavier de Guibert, 1997.

[11] Cette infériorisation est telle dans le tissu scientifique européen que les organisateurs de colloques scientifiques nationaux et régionaux se croient souvent obligés d'imprimer des prospectus et des programmes en anglais alors qu'aucun étranger n'assiste ni aux présentations ni aux débats !

pour mieux nous leurrer. La guerre de l'information et de représentation fait rage dans le monde financier et économique. L'ennemi pénètre le système d'information, il prend les commandes du système nerveux. Il pilote les cerveaux. Dans cette guerre, les efforts individuels pour la combattre peuvent être facilement annihilés s'ils ne sont pas multipliés par les leviers d'un cadre stratégique global. Un rapport du Pentagone publié le 8 mars 1992 par le New York Times précise : « Nous savons que dans la guerre, tout est question de représentation et donc de dissimulation. Dissimuler l'ordre en apparence de désordre n'est qu'une question de méthode. Masquer le courage sous un voile de timidité suppose une grande énergie latente. Déguiser la force en faiblesse suppose une connaissance tactique. »

Le défi de la société de l'information doit être posé en terme de guerre de représentation. En dépit de leur poids économique colossal, les Européens, par exemple, ne parviennent pas à se représenter la situation ni à imaginer les concepts qui leur permettraient d'exister à nouveau sur la scène mondiale, c'est-à-dire de pouvoir peser sur les événements mondiaux proportionnellement à la masse qu'ils représentent et, bien plus encore, à leur immense savoir-faire et leur richesse culturelle. Une fois la nécessaire prise de conscience opérée, le plus urgent pour ceux qui sont soumis à la guerre de représentation, c'est de reprendre la maîtrise de leurs propres décisions en apprenant à lire – à décoder au quotidien – l'information truquée. La solution au piège des mots est dans le langage. La maîtrise totale de cette arme est une affaire vitale s'ils veulent avoir encore droit à la parole et à la prospérité.

Si un pays n'est plus capable de faire une différence entre ses propres informations et celles diffusées par l'ennemi, si ses citoyens ont peur des mots et s'ils ne voient pas qu'ils sont positionnés dans une logique de guerre, ils ne pourront même pas esquisser une stratégie de défense. Comme le SIDA, on trompe le système immunitaire, on fait confondre le vrai et le faux, l'ami et l'ennemi, le soi et le non-soi, pour détruire la cible. Maîtriser le système de représentation de l'ennemi, c'est lui faire voir et entendre à volonté nos propres signaux, c'est le rendre aveugle et sourd à lui-même. Si l'on maîtrise toutes les informations du cerveau, on peut conditionner l'individu à volonté. La puissance de frappe anglo-saxonne, c'est sa capacité à nous imposer ses modèles mentaux et sa représentation du monde. Les Étasuniens, plus particulièrement, vendent des mots-concepts comme *mondialisation,* par exemple. Le missionnaire précède le marchand. Imposer sa langue et, par conséquent, ses représentations, ses normes et ses images, c'est vendre ses propres produits. Gober les représentations de son concurrent, c'est se condamner à ne pas vendre les siens. En dépit des évidences, la majorité des marchands hors du monde anglophone ne l'a même pas encore compris !

Aller sur le terrain de l'ennemi, c'est se condamner à être vaincu, amener l'ennemi sur son propre terrain, c'est le vaincre. Le terrain de la guerre de représentation, c'est la langue. Cela explique les efforts déployés par les pays anglophones, non pas pour diffuser, mais imposer leur langue à travers des mesures indirectes mais efficaces, parfaitement décrites dans l'ouvrage de Robert Phillipson "English-Only Europe ?[12]". La corruption des autres langues est un autre objectif prioritaire. La langue est le terrain des peuples, c'est ce qu'ils sont, c'est leur civilisation, leur manière de penser et de sentir, d'élaborer leurs schémas de conceptualisation et de défense. C'est en revenant à leur langue qu'ils gagneront cette guerre inconnue. Libérer le langage, c'est leur permettre de se réapproprier leur propre système d'information et de représentation, leur chaîne de commandement. C'est en revenant à leurs auteurs héréditaires que les peuples retrouveront leurs défenses immunitaires. Le retour à la langue est synonyme d'un retour à l'identité, à la souveraineté, à la liberté, à la prospérité. Là où la langue est souveraine, là est la richesse.

Un exemple de conquête apportée par la guerre de représentation : la résurgence des idées coloniales du XIXe siècle dans la doctrine néolibérale mondialisante actuelle :

Depuis une vingtaine d'années, nous assistons à une résurgence de la plupart des préceptes qui ont sous-tendu l'expansion coloniale du XIXe siècle sous un nouveau vocabulaire, donc une nouvelle représentation destinée à reprogrammer les esprits sous des prétendues nécessités économiques.

Le colonisateur a toujours expliqué qu'il cherche à former une association à bénéfices réciproques avec le colonisé, une sorte de symbiose en vue de la réalisation d'une œuvre commune, vers une paix et une prospérité durables. Le discours colonial insistait énormément sur le besoin de coopération économique, sur l'interdépendance des peuples pour le bénéfice de tous. En vertu de ce discours, les intérêts des peuples sont censés s'imbriquer les uns dans les autres. Refuser cet état de choses serait rétrograde, serait typique de petits esprits sans envergure. Embrasser cet état d'interdépendance est noble et généreux mais aussi rationnel et lucide ! Le discours colonial encourageait le libre-échange comme étant la seule voie à suivre pour atteindre la prospérité. Tout ce qui le freinait était dépeint comme une hérésie, une monstruosité qui entraînait régression et paupérisation. L'expansion internationale, par le biais des colonies, présentait un ancrage de stabilité en situation générale d'instabilité économique à l'échelle mondiale. Les colonies apparaissaient alors comme des zones tampons, permettant d'absorber plus facilement des fluctuations extérieures éventuelles, sans enrayer la prospérité du centre. La colonie présentait l'intérêt de jouer le rôle de consommateur et de client pour les manufactures de la puissance colonisatrice. "L'élévation du niveau de vie" de la colonie consistait en fait à développer chez cette dernière des besoins équivalents à ceux existants déjà chez le colonisateur. On suscita donc chez les colonisés à la fois le désir d'acheter les produits manufacturés de la métropole et aussi le désir d'accumuler, par le travail, suffisamment d'argent pour les acheter. Le discours colonial insistait sur la nécessité de changer les mentalités et les esprits de façon à amener des changements durables de comportement tant pour les colonisés que pour les colonisateurs. Le discours colonial, en effet, justifiait l'existence de ce couple par

[12] Routledge, 2003

une association à bénéfices “réciproques”, mais c’est un discours qui se voulait raisonnable et rationnel. Le bien commun était, en principe, recherché ainsi que le “progrès”. Lorsque la “décolonisation” fut envisagée, il devint impératif de pérenniser les structures de la colonisation. Qu’importait, en effet, que les colonisés prennent en main “leur propre destinée” s’ils le faisaient dans l’esprit du colonisateur, dans le cadre de structures qui avaient été prévues à l’avance et qui maintiendraient les avantages de ce dernier, même s’il n’était plus physiquement présent ? Les apparences et les étiquettes changeraient mais les bénéfices de la colonisation pour le colonisateur ne changeraient pas. L’intérêt de l’étude du discours colonial de la fin du XIXe siècle réside dans les analogies qu’il présente avec le discours néolibéral actuel. En effet, le discours néolibéral et mondialiste insiste explicitement sur l’interdépendance bénéfique des nations, affirme que l’indépendance est contre l’intérêt économique des peuples, condamne ouvertement toute tentative d’émancipation des composantes du système néolibéral comme une régression, qualifie de “raciste” toute tentative d’autarcie, rehausse les droits individuels par rapport aux droits collectifs, souligne le caractère humanitaire des actions entreprises et dénonce la barbarie des régimes situés hors de sa sphère d’influence. Le discours néolibéral entreprend, lui aussi, de changer les mentalités sur le long terme et mélange volontiers l’utopie à toute justification rationnelle a priori. Il donne l’apparence d’unanimité à travers des justificatifs qui se situent hors du champ de la critique, falsifie la pensée de ses détracteurs, mobilise les médias pour relayer ses messages et élimine d’une main preste et vigoureuse toute dissension, rappelle les injonctions des “experts” qui tiennent lieu de compétence et de conviction. Tout comme le discours colonial de la fin du XIXe siècle, il brandit les droits de l’homme définis à l’occidentale, habille la coercition économique de raisons juridiques et techniques et se couvre de la légitimité des instances internationales.

Le discours néolibéral, tout comme le discours colonial autrefois, multiplie les automatismes verbaux, rabaissant ainsi, insensiblement mais sûrement, dans toutes les populations qui y sont soumises, le seuil de la critique et de la révolte ouverte à des contraintes imposées et à caractère artificiel. Il déguise les mots et s’invente un langage qui lui est propre. Par le biais de la culture, le néolibéralisme et le mondialisme, tout comme le colonialisme d’autrefois, veulent imposer un changement des esprits à long terme, insistent sur la modernité de leurs discours, sur le progrès scientifique, technique et économique. Tout comme dans le discours colonial, celui à qui le néolibéralisme s’impose doit finir par adopter les vues de celui qui le lui impose. Il s’agit de briser la gangue de résistance, qu’elle soit intellectuelle, culturelle ou linguistique en érigeant en idole et en modèle incontesté le système du pays phare d’où rayonne la nouvelle religion, que ce soit par sa technique, par sa richesse, par sa puissance ou par sa science... Partout, les préceptes du système sont répétés et même ressassés comme des évidences qu’il serait ridicule de vouloir remettre en question. Partout, on détecte cette même volonté d’affaiblir le sens critique pour favoriser l’acceptation passive du nouveau système. Partout, on chante les louanges de la mondialisation, partout on annonce que les nouvelles réalités économiques et culturelles sont incontournables et bénéfiques, partout on cherche à désamorcer la critique, non de manière logique et rationnelle mais par manipulation des esprits.

Une prise de conscience indispensable :

Dans les pays industrialisés en tête du palmarès économique mondial mais aussi ailleurs, la guerre est devenue furtive, faisant des dégâts au niveau inconscient en réorientant les attitudes et les comportements au détriment de ceux qui sont exposés à ses tactiques. La guerre de représentation, qui fait massivement recours à des techniques linguistiques, s’attaque à notre psychisme et est bien plus dangereuse que la guerre traditionnelle malgré ses morts, ses blessés et ses destructions physiques, qui font généralement payer au vainqueur un prix souvent aussi élevé qu’au vaincu. Souvent inconscient de sa condition, le vaincu de la guerre de représentation l’est en esprit, c’est-à-dire totalement, alors que le vaincu de la guerre traditionnelle peut souvent songer, dès sa défaite, à sa future revanche. La gangue mentale scientifiquement construite et entretenue par la guerre de représentation détruit les capacités de défense de l’individu. A long terme, la pleine prise de conscience des effets de cette dernière en fait une effroyable perspective.